

D'autre part, la cessation presque complète de tout rapport entre le Canada et la France pendant plus d'un siècle, a fermé le pays aux néologismes français et a confiné, sinon le langage des gens lettrés, tout au moins celui du peuple, dans les formules du XVII^e siècle."

Ces éloges que l'aimable partialité de notre historiographe a un peu exagérés nous donnent l'occasion de formuler un humble *mea culpa*.

Possédons-nous à ce point la tenacité, l'acharnement au travail, la persistance invincible pour défendre notre nationalité, et ce souci de la préservation de notre langue contre l'intrusion des mots anglais?...

Forcé nous est de confesser le contraire et d'admettre au surplus qu'en dépit de toutes les déclamations patriotiques possibles, nous sommes trop souvent plus que résignés à la domination étrangère.

Dans les classes élevées surtout, l'imitation des façons anglaises par snobisme, mène à l'assimilation.

Une espèce d'anglomanie règne aussi à Paris. Les princes de la mode s'y font un point d'honneur de faire couper leurs vêtements et blanchir leur linge à Londres, mais cette anti-patriotisme inoffensif qui se borne à enrichir des boutiques de tailleurs ou de repasseuses est moins dangereux que le nôtre.

Il y a un devoir dont nous nous acquittons en général avec un zèle trop modéré, quand il demanderait les efforts d'une volonté enthousiaste. C'est celui de résister à toute pression, à cette lente et puissante marée qui monte de tous côtés autour de notre petit peuple.

Nous semblerions au monde une race bien dégé-

nérée, si volontairement, nous laissons périr le souvenir de notre ancienne puissance, et si nous permettons à ceux qui l'ont conquise d'effacer, en nous annéantissant peu à peu, tout vestige des valeureux exploits des Champlain, des La Salle, des d'Iberville, ces grands français, ces fameux capitaines qui arrachèrent à la barbarie, les plus beaux domaines du continent nouveau, et de la pointe de leur épée taillèrent à leurs souverains, de féériques royaumes dont ceux-ci n'ont su rien conserver.

Laissez-moi en finissant, vous citer les remarques de l'écrivain dont je viens de commenter le beau travail, sur la femme de notre province.

"Les Françaises du Dominion sont plus éprises de la vie d'intérieur que leurs sœurs d'Europe, et les irrégulières, qui dirigent l'attelage conjugal sur des routes cahoteuses, sont peut-être moins nombreuses dans l'Amérique française que partout ailleurs.

Du reste, les Canadiennes, du jour de leur entrée en ménage, n'ont guère le loisir de se livrer aux plaisirs mondains, même les plus innocents, car tous leurs instants sont consacrés aux devoirs de la maternité.

On sait quelle est la fécondité prodigieuse de la race canadienne. C'est ce qui constitue sa force et qui fera son avenir.

Il y a quelques années le gouvernement offrit cent acres de terre à toute famille justifiant de douze enfants vivants. Les demandes s'élevèrent au nombre de 1,500.

On cite un individu, le sieur Vaillancourt, de Kamouraska, qui fut l'heureux père de 37 enfants, tous nés de la même femme!"

M^{me} Dandurand

Locutions Vicieuses.

Le mot *side-board* par lequel on désigne le meuble indispensable à toute salle à manger pour serrer la vaisselle, les cristaux, ou les argenteries, n'a pas besoin d'être dénoncé comme un intrus dans notre langue. Son orthographe le trahit. Quand on voudra le traduire en français on dira un *buffet*.

Stand, encore un mot anglais qu'on emploie libéralement pour indiquer toute espèce de supports soit de lampe, de statue, etc., à la place de

console, guéridon, colonne, corniche, piédestal, chevalet, porte-photographie. On dit encore à tort un *stand de charretiers* pour un *poste de cochers*.

Avoir du trouble, se donner du *trouble* est du pur canadien, c'est-à-dire du mauvais français; qu'on voie dans le dictionnaire la signification du mot *trouble*. Il faut dire en substituant à ce solécisme l'expression propre: Cet enfant me donne bien du *mal*. Pourquoi me donnerai-je *de la peine* inutilement?